

Anniversaire du Concile œcuménique de Nicée (325) (I)

Dans la bulle d'indiction du Jubilé ordinaire de l'année 2025, *L'espérance ne déçoit pas*, signée le 9 mai 2024, le Pape François écrit au n° 17 : *Un anniversaire très important pour tous les chrétiens tombera au cours du prochain Jubilé. En effet, cela fera 1700 ans que le premier grand concile œcuménique, le concile de Nicée, a été célébré (...). Le concile de Nicée avait pour mission de préserver l'unité gravement menacée par la négation de la divinité de Jésus-Christ et de son égalité avec le Père (...). Après divers débats, (les quelques trois cents évêques) se sont tous reconnus, par la grâce de l'Esprit, dans le Symbole de foi que nous professons encore aujourd'hui dans la célébration eucharistique dominicale.*

Dans la nouvelle traduction en français du *Missel Romain*, troisième édition typique, 2021, à la page 401, le Symbole de Nicée-Constantinople reprend la formule de Nicée, concernant le Fils unique de Dieu *engendré, non pas créé, consubstantiel au Père.*

Comment les chrétiens ont-ils pu approfondir et exprimer leur foi en Dieu, Père, Fils et Esprit Saint au cours des trois premiers siècles de notre ère ? Grâce à deux ouvrages édités récemment, nous avons l'occasion de suivre une ligne de fond dont le concile de Nicée (325) est en quelque sorte un aboutissement remarquable.

Le premier ouvrage est intitulé : *Après Jésus, L'invention du christianisme*, sous la direction de Roselyne Dupont-Roc et Antoine Guggenheim, Préface de Joseph Doré, Postface de Marcel Gauchet, Éditions Albin Michel, octobre 2020, 704 pages.

Le deuxième est intitulé : *Découvrir les Pères de l'Église, Nouveau Manuel de Patristique*, sous la direction de Marie-Anne Vannier, Groupe Elidia, Éditions Artège, Perpignan, septembre 2024, 1221 pages.

Ayant eu l'occasion d'enseigner la théologie à propos de Dieu et du Christ, entre 1982 et 1993 au séminaire de Tournai, je vais essayer de faire goûter la fécondité encore bien actuelle des recherches des premières générations chrétiennes.

De quelle Bible les premiers chrétiens avaient-ils connaissance ?

La première source pour exprimer sa foi est la Bible, qui est proclamée dans la liturgie. Nous pensons habituellement que les premiers chrétiens, comme Jésus et les apôtres, disposaient de l'Ancien Testament. Spontanément, nous estimons qu'il est rédigé en hébreu. N'oublions pas cependant que des savants juifs à Alexandrie, en Égypte, ont traduit le texte hébreu, la Torah, en grec vers 285-282 avant Jésus-Christ. Ce texte a reçu le nom de *Septante*.

Au I^{er} siècle de notre ère, en Palestine, on parlait quatre langues : deux langues sémitiques (l'araméen et l'hébreu) et deux langues indo-européennes (le grec et le latin). Jésus a beaucoup parlé ; il était compris de ses contemporains. Il a parlé dans la langue que la plupart de ses contemporains utilisaient dans la vie quotidienne, l'araméen. On peut penser qu'il ait eu une certaine maîtrise de l'hébreu utilisé dans la vie courante, un hébreu à distinguer de l'hébreu « biblique » de la liturgie et de la proclamation des Écritures. Jésus a écouté la proclamation de textes bibliques en hébreu et il a participé à la liturgie au Temple et dans les synagogues, également en hébreu.

Or, de l'enseignement de Jésus en araméen, il reste peu de choses. Les plus anciens écrits à avoir transmis ses faits et gestes, les évangiles de Matthieu, Marc, Luc et Jean, ont été rédigés en grec.

L'existence d'originaux en araméen demeure hypothétique. Cependant, on peut remarquer qu'en novembre 2024 Étienne Méténier a publié une traduction française des quatre évangiles à partir de la *Vetus Syra* (Éditions des Béatitudes). La *Vetus Syra*, finalisée autour des années 170 de notre ère, a été oubliée à partir du V^e siècle au profit de la diffusion de la *Peshitta*. Celle-ci est le texte complet de la Bible – Ancien et Nouveau Testaments – écrit en langue syriaque. La *Peshitta* est en vigueur aujourd'hui dans les bibles et la liturgie des Églises orientales de tradition syriaque.

Redécouverte à partir du XIX^e siècle, la *Vetus Syra* a fait l'objet d'une première monographie scientifique en 2019. La *Vetus Syra* ou « Ancienne Syriaque » est une famille de quelques manuscrits des évangiles présentant un texte établi en araméen chrétien ou « syriaque », dans un état encore relativement archaïque de cette langue. L'alphabet syriaque est celui d'Edesse et de la Mésopotamie ; la langue est proche du targum, le « judéo-araméen » pratiqué par Jésus. La *Vetus Syra* se retrouve essentiellement en dehors de l'empire romain. L'avenir dira si le monde exégétique « approuvera » cette découverte.

Les lettres de Paul, entre 50 et 63, sont rédigées en grec. Il en va de même des autres écrits du Nouveau Testament et de la première littérature chrétienne, comme la *Didachè* et la *Lettre aux Corinthiens* de Clément de Rome. Jusqu'à la fin du II^e siècle, le grec est pour les chrétiens la langue principale d'expression écrite.

Cela signifie que les premiers chrétiens connaissent l'Ancien Testament dans le texte de la *Septante* (en grec). Les premiers écrits, que nous appelons le Nouveau Testament, sont écrits en grec.

Que signifie le titre : Père de l'Église ?

Le terme de Père est ancien. Il vient du substantif *Abba*, le nom familial par lequel Jésus appelait son Père. Dès le II^e siècle, les communautés ont appelé ainsi leur évêque, pour exprimer à quel point il leur était proche.

Les premiers à recevoir ce titre sont Éleuthère de Rome (mort en 189), Polycarpe de Smyrne (69 ? - 155 ?), Cyprien de Carthage (210-220 ? - 258). Ce sont trois évêques. D'autres sont appelés Pères de l'Église, comme responsables de communautés, comme références pour leurs contemporains. Finalement quatre critères sont mis en avant : l'orthodoxie, la sainteté de vie, la reconnaissance par l'Église et l'Antiquité.

Au plan chronologique, les Pères de l'Église sont les successeurs immédiats des Apôtres. Les derniers Pères de l'Église se situent, en Orient, avec Jean Damascène (VII^e-VIII^e siècle) et le concile de Nicée II de 787. En Occident, le dernier Père de l'Église est soit contemporain de la chute de Rome en 476, soit Isidore de Séville (mort en 636).

Dans quelle langue ont-ils écrit ?

Les Pères de l'Église à l'intérieur de l'empire romain écrivaient en grec et/ou en latin. Ils disposaient de la *Septante* et d'une traduction de la Bible en latin appelée *Vetus Latina*. Jérôme (vers 347-420) traduit la Bible en latin. Pour l'Ancien Testament, il utilise le texte hébreu de la Torah. L'ensemble est dénommé *Vulgate*.

Dès le début du II^e siècle, on trouve des chrétiens non seulement à l'intérieur de l'empire romain mais aussi au-delà de ses frontières. Par conséquent, les chrétiens parlent les langues utilisées là où ils se trouvent. Pour suivre un certain ordre chronologique, les chrétiens parlent le latin dès le II^e siècle ; le syriaque, fin du II^e siècle ; le copte, fin du III^e siècle ; l'arménien, V^e siècle ; le géorgien, V^e siècle ; le gotique, milieu du IV^e siècle ; l'éthiopien ou le guèze, V^e siècle ; l'arabe, VII^e siècle ; le vieux-slave, vers 860.

Pour la période d'avant le concile de Nicée (325), la plupart des Pères de l'Église et autres auteurs chrétiens écrivent en grec. Écrivent en latin : Tertullien (160 ? – 225 ?), Cyprien de Carthage (210-220 ? – 258), Hippolyte de Rome (170 ? – 235) et Lactance (240-320). Ossius de Cordoue (256 ? – 357), qui sera présent au concile de Nicée, parle latin à Cordoue et grec dans l'empire romain d'Orient.

Dans la région entre l'Euphrate et le Tigre, une sorte de région-tampon entre l'empire romain et l'empire parthe, on trouve des communautés juives bien présentes en Syrie, en Mésopotamie et notamment en Babylonie depuis le VI^e siècle avant Jésus-Christ. Elles ont des contacts avec les communautés juives de Palestine. Dans les *Actes des Apôtres*, le récit de la Pentecôte signale des Parthes, Mèdes, Élamites et habitants de la Mésopotamie. Cela signifie que dès le I^{er} siècle, il y a des chrétiens dans ces régions. En tout cas, nous avons la mention d'une communauté chrétienne à Doura Europos sur l'Euphrate en 256. Le philosophe Bardesane d'Edesse (154-222) mentionne des chrétiens de son temps en Parthie, Médie, Perse ou chez les Kouchans, sur le territoire de l'Afghanistan actuel. Tatien le Syrien (120-180) a rédigé en grec une synthèse qui harmonise les quatre évangiles, le *Diatessaron*, rapidement traduit en syriaque.

Lien entre les assemblées de disciples du Christ et les textes du Nouveau Testament

Les *Actes des Apôtres* disent qu'après la Pentecôte, les apôtres continuent à prier au Temple de Jérusalem. La plupart des disciples de Jésus vivent en dehors de Jérusalem. C'est à Antioche de Syrie qu'ils sont désignés comme « chrétiens ». Les disciples du Christ se réunissent dans des maisons pour célébrer le repas du Seigneur, prier, être fidèles à l'enseignement des apôtres et mettre les biens en commun. Les textes bibliques sont les mêmes que ceux qui sont proclamés à la synagogue, ce que nous appelons l'Ancien Testament. Ceux-ci sont lus, si on dispose d'un texte écrit, un rouleau ou un codex, un ensemble de feuilles reliées. Ils peuvent aussi être proclamés « par cœur », sans support. Avec le temps viendront des textes directement référés à Jésus. Ici, deux aspects : bien sûr, on évoque le personnage historique, une sorte de biographie, avec faits et gestes, enseignements, événements. Mais on évoque aussi Jésus qui vit aujourd'hui, le Ressuscité qui vit au milieu des siens, qui s'adresse à l'assemblée réunie aujourd'hui. Si bien que ce que nous appelons évangile n'est pas seulement un récit qui fait référence au passé, mais également un récit qui fait intervenir Jésus au présent et même dans l'avenir.

C'est au cours de ces assemblées que seront lues aussi les lettres de l'apôtre Paul et, progressivement, les autres lettres ou textes du Nouveau Testament.

L'origine du dimanche

La question de l'origine du dimanche se place au carrefour du judaïsme et du christianisme. C'est de la tradition juive que le christianisme naissant reçoit la semaine de sept jours dont témoigne, en premier lieu, le grand récit de la création au début du livre de la *Genèse*. Avec le temps le dimanche remplace le shabbat. L'évolution s'achève à la fin du IV^e siècle.

Les premiers chrétiens inscrivent la mémoire de la Pâque du Christ, centre de leur foi, dans le cours des jours et des semaines. La mémoire de la résurrection s'inscrit dans le christianisme lui-même. Le rassemblement des disciples le « jour du Seigneur », pour célébrer celui qu'ils expérimentent comme le Vivant, est attesté dès le I^{er} siècle. Il faut attendre la *Lettre de Barnabé* (vers 130-140) pour avoir une mention explicite du huitième jour associé au dimanche, le jour qui inaugure les derniers temps. Nous avons par conséquent à essayer de saisir à partir de quelle époque le « christianisme » s'est distingué du « judaïsme ».

Judaïsme et christianisme

Le christianisme antique peut être divisé en trois périodes : celle du Nouveau Testament ; celle des Pères ; celle de la période byzantine, au moment où le christianisme devient religion officielle de l'empire romain.

Le personnage principal de la **période du Nouveau Testament** est bien Jésus. On se demande s'il était sadducéen, pharisien, essénien, zélate ou baptiste. Ces hypothèses sont posées, mais aucune n'est satisfaisante. De plus, ces catégories concernent surtout les Juifs du Sud, les Judéens, alors que Jésus et la quasi-totalité de ses disciples sont des Juifs du Nord, des Galiléens. En revanche, le Nouveau Testament est marqué par l'omniprésence de la synagogue. Jésus prêche dans les synagogues. Les voyages de Paul sont des déplacements de synagogue en synagogue, où il s'adresse, en particulier le jour du shabbat, pour parler de Jésus. Le mouvement chrétien primitif divise les communautés juives. Le premier martyr chrétien, Étienne, est lapidé en 36 ou 37 (Actes 7,58-60). Jacques, le frère ou cousin de Jésus, chef de la communauté chrétienne de Jérusalem, est lapidé en 62. C'est au sein du milieu synagogaal que le christianisme connaît ses premiers succès, dans la diaspora juive hellénisée.

Durant la **période des Pères**, nous avons affaire à deux groupes de savants et de lettrés : des rabbins et des Pères. Ils sont en contact les uns avec les autres et ils se sont influencés. Du côté des Pères, on parle beaucoup du judaïsme, car on a besoin du Juif pour définir son identité. Ce rapport est souvent conflictuel, comme chez Justin de Naplouse (mort vers 165) dans son *Dialogue avec Tryphon*. En même temps, Origène (185-254) et Jérôme valorisent le retour à l'original hébraïque de la Bible ; d'autres font un usage notable de l'exégèse juive. Du côté des rabbins, le christianisme occupe une place très faible dans leurs écrits. Nous avons cependant beaucoup à apprendre du judaïsme non-rabbinique de cette époque.

En 313, l'empereur Constantin (272 ? – 337) reconnaît le caractère légal du christianisme ; en 380, l'empereur Théodose (347-395) le proclame religion officielle de l'empire romain. C'est en 330 que Constantin fait de Byzance la deuxième capitale de l'empire, qui reçoit le nom de Constantinople, d'où la désignation de **période byzantine** pour cette nouvelle étape. D'un côté, les relations entre Juifs et chrétiens se durcissent. La législation impériale est moins favorable aux Juifs. Les chrétiens sont parfois à l'origine de la destruction de synagogues. D'un autre côté, les Juifs de Palestine sont particulièrement dynamiques. La construction de synagogues en Galilée se déploie dans tous les sens. Parallèlement au succès de la croix comme symbole identitaire chrétien, les Juifs valorisent le chandelier à sept branches (*menora*).

Y a-t-il eu séparation ?

Même si on éprouve des difficultés à dire séparation, les chercheurs situent quatre dates.

L'apôtre Paul demande qu'on n'impose pas la circoncision aux païens qui demandent le baptême. En même temps, Paul reste membre de la tradition juive.

Les deux guerres de Judée ont-elles joué en faveur d'une séparation ? La destruction du Second Temple en 70 entraîne la fuite des chrétiens vers Pella en Jordanie. La guerre de Bar Kokhba en 132-135/136 est le fait des seuls Juifs ; les chrétiens ne sont pas solidaires. En fait, pour le moment, on n'y voit pas un réel tournant dans les relations entre Juifs et chrétiens.

Aujourd'hui, on situe la séparation au IV^e siècle, sans en être très certain. On trouve en effet des homélies de Jean Chrysostome (344 ? 354 ? – 407), prêtre à Antioche en 386 et 387, contre des chrétiens judaïsants. Les frontières entre Juifs et chrétiens à Antioche sont encore poreuses. On verra, au terme de nouvelles recherches, si on ne peut pas être plus précis pour évoquer une « distinction » entre Juifs et chrétiens.

La description rapide des évolutions des communautés chrétiennes jusqu'au début du IV^e siècle nous permet d'aborder la question posée au concile de Nicée en 325, à propos du Fils unique du Père. Ce sera fait dans une prochaine livraison.

Dans *Après Jésus, L'invention du Christianisme* (2020) :

- Paul-Hubert Poirier, *Quelles langues pour les premiers chrétiens*, p. 53-54
- Mathilde Ausselot, *La Septante : Bible juive en grec ou Ancien Testament des chrétiens ?* p. 103-106
- Gordon Lathrop, *Les assemblées : lieux de naissance des Écritures*, p. 159-166
- Patrick Prétot, *Qui a inventé le dimanche et la semaine chrétienne ?* p. 199-200
- Muriel Debié, *Naissance d'une culture chrétienne syriaque*, p. 576-582

Dans *Découvrir les Pères de l'Église* (2024)

- Marie-Anne Vannier, *Introduction*, p. 27-36
- José Costa, *La séparation du judaïsme et du christianisme a-t-elle eu lieu ? Quelques réflexions sur le christianisme antique et sa relation au judaïsme*, p. 37-72

Dans *Les quatre Évangiles, Traduction de la Vetus Syra, Texte inédit du II^e siècle avec annotations*, introductions, notes et tableaux : Étienne Méténier, Éditions des Béatitudes, 2024, p. 11-28

+ Guy,
Evêque de Tournai